CHAPITRE III.

Réception des Chevaliers.

L'écuyer qui aspirait à la dignité de chevalier, *requérait qu'informations fussent prises à son égard ;* alors le prince ou le grand seigneur à qui cette requête était adressée, après s'être assuré du courage, de la *prud'hommie* et des autres qualités du jeune poursuivant d'armes, fixait le jour de la cérémonie. C'était ordinairement la veille des grandes fêtes de l'Église, surtout de la Pentecôte, ou dans quelque circonstance solennelle, telle que des publications de paix ou de trèves, le sacre ou le couronnement des rois, la naissance ou le baptême des princes des maisons souveraines, leurs mariages, etc.

Plusieurs jours d'avance, le *novice* (c'était le nom qu'on lui donnait alors) se préparait par des jeûnes austères, par des prières ferventes, par un aveu sincère de toutes les fautes de sa vie. Après avoir reçu, avec une grande dévotion, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il était revêtu d'un habit de *lin blanc comme neige*, d'où est venu le nom si gracieux et si modeste alors de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

candidat, symbole de la pureté nécessaire dans l'état de la chevalerie. Ainsi vêtu, le candidat allait faire sa *veille des armes* dans une église, passait la nuit en oraison, agenouillé devant l'autel de la Vierge ou d'un patron, et près des monuments funèbres où se voyaient les statues des princes et des grands capitaines. Immobile comme ces vénérables simulacres, le pieux écuyer, les mains jointes et les yeux baissés, remémorant en son esprit les faits et gestes de ces bons trépassés, demandait à Dieu de vivre et de mourir comme eux.

Dès que le jour commençait à paraître, d'anciens chevaliers qui, sous le nom de parrains, devaient assister le récipiendaire pendant la cérémonie, venaient le chercher pour le conduire au bain qu'avait préparé le grand chambellan par honneur pour la chevalerie. Quelquefois, au sortir du bain, on mettait le candidat au lit, en le couvrant d'un drap noir, parce qu'il disait adieu au monde impur, et commençait une nouvelle vie. Mais le plus ordinairement, on le couvrait d'une simple tunique blanche ; on passait autour de son cou une écharpe, d'où pendait son épée, à poignée en forme de croix.

En cet état, ses parrains le reconduisaient à l'église, accompagnés de ses parents, de ses amis et de tous les chevaliers des environs, convoqués pour cette auguste cérémonie. Là, le prêtre bénissait l'épée du novice, en récitant en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

latin des psaumes et des exhortations qu'on peut traduire ainsi (1) :

« O mon Dieu ! conservez votre serviteur, car » c'est de vous que vient la force ; le géant, sans » votre appui, tombe sous la fronde du berger ; » et le faible, si vous l'animez, est une tour d'ai- » rain inébranlable contre la rage des impuissants » mortels.

» Dieu tout-puissant, vous balancez dans vos » mains les flèches de la victoire et les foudres » de la céleste colère ; daignez donc regarder du » haut de votre gloire celui qu'amène dans votre » temple le devoir de faire bénir et consacrer » son glaive ; ce n'est point pour servir l'injustice » et la tyrannie, ce n'est point pour ravager et » détruire ; c'est pour défendre le trône et les » lois, c'est pour délivrer tout ce qui souffre et » gémit sous la verge de l'oppresseur ; ainsi don- » nez-lui, en faveur de cette mission sacrée, la » sagesse de Salomon et la force des Macha- » bées. »

Après cette cérémonie, le candidat, reconduit par les parrains dans ses appartements, était revêtu d'abord d'un pourpoint brun, puis d'une camise de gaze brochée en or ; sur ce vêtement léger on mettait le haubert, et sur ce tissu de mailles de fer, la chlamyde, composée des couleurs et des livrées du chevalier.

(1) Traduction de M. de Marchangy.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Ainsi vêtu et *adoubé*, il était conduit au lieu où le prince ou quelque autre renommé chevalier devait lui donner l'accolade. C'était ordinairement une église ou une chapelle ; cependant cette scène auguste se passait quelquefois dans la salle ou dans la cour d'un palais ou d'un château, et même en pleine campagne. Cette marche se faisait avec une pompe triomphale, au son des tambours, des trompettes et des clairons ; il était précédé des principaux chevaliers portant sur des carreaux de velours toutes les pièces de l'armure qu'on lui devait endosser. Arrivé au milieu des officiers et des dames de la cour, on le revêtait de toutes ses armes, excepté de l'écu, qu'on ne lui donnait, ainsi que la lance, qu'après qu'il était reçu. Lorsque l'écuyer prétendant était ainsi armé, en présence de celui qui devait lui donner l'accolade, on célébrait la messe du Saint-Esprit. Le récipiendaire l'entendait à genoux, le plus près de l'autel qu'il se pouvait, un peu au-devant de celui de qui il devait recevoir l'accolade. La messe achevée, on voyait s'avancer les sires-clercs, apportant sur un pupitre le livre où étaient transcrites les lois de la chevalerie, dont il écoutait attentivement la lecture. En voici quelques articles qui prouveront à quelle perfection devaient atteindre ceux qui s'engageaient dans l'ordre de la chevalerie.

« Les chevaliers doivent craindre, révérer, servir et aimer Dieu religieusement, combattre

de toutes leurs forces pour la foi et la défense de la religion, et mourir plutôt que de renoncer au christianisme.

» Ils doivent servir leur prince souverain fidèlement, et combattre pour lui et pour la patrie.

» Leur bouclier sera le refuge du faible et de l'opprimé; leur courage soutiendra envers et contre tous le bon droit de ceux qui viendront les implorer.

» Ils n'offenseront jamais personne, et craindront surtout de blesser, par de malins propos, l'amitié, la pudeur, les absents, les personnes affligées et les pauvres.

» L'espoir du gain ou des récompenses, l'amour des grandeurs, non plus que l'orgueil et le ressentiment, ne seront jamais les motifs de leurs actions; elles seront en toutes circonstances inspirées par l'honneur et par la vertu.

» Ils obéiront aux ordres des généraux et des capitaines qui auraient le droit de les commander, vivront en bons frères avec leurs égaux et n'empièteront rien par orgueil ou par force sur les droits d'aucun d'eux.

» Ils ne combattront jamais plusieurs contre un seul, et ils fuiront toutes fraudes et supercheries.

» Ils ne porteront qu'une épée, à moins qu'ils ne soient obligés de combattre contre deux ou plusieurs.

» Dans les tournois ou autres combats à plai-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sance, ils ne se serviront jamais de la pointe de leur épée.

» Fidèles observateurs de leur parole, jamais leur foi vierge et pure ne sera souillée par le plus léger mensonge; ils garderont cette foi inviolablement à tout le monde, et particulièrement à leurs compagnons, soutenant leur honneur et leurs biens en leur absence.

» S'ils ont fait vœu de mettre à fin quelque aventure, quelle qu'elle soit, ils ne quitteront jamais les armes, avant de l'avoir terminée, si ce n'est pour le repos de la nuit; et ils vaqueront sans relâche à leur entreprise pendant un an et un jour.

» Si dans la poursuite de leur aventure, quelqu'un les avertit qu'ils suivent un chemin occupé par des brigands, ou qu'une bête étrange y répand l'épouvante, ou qu'il aboutit à quelque manoir pernicieux d'où l'on ne voit point revenir les voyageurs, ils ne retourneront point en arrière et poursuivront leur route, même dans la persuasion d'un péril évident ou d'une mort certaine, pourvu néanmoins qu'en s'engageant dans cette aventure, elle leur laisse quelque chance d'être utiles à leurs concitoyens.

» Ils n'accepteront point de titres ou de récompenses d'un prince étranger, car ce serait un affront pour leur patrie.

» Ils maintiendront sous leurs bannières l'ordre et la discipline parmi les troupes soumises à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

leur commandement, et veilleront à ce qu'on ne dévaste pas les moissons ou les vignobles ; sera puni sévèrement par eux le soldat qui tuerait la poule de la veuve ou le chien du berger, ou causerait le plus simple dommage sur les terres des concitoyens et alliés.

» Ces chevaliers serviront et protégeront en toute rencontre, même au péril de leur vie, la dame confiée à leur garde ; et, quelle que soit sa beauté, ne lui parleront point d'amour, n'en exigeront point de faveurs ou de promesses, et ne profiteront d'aucune manière de l'ascendant qu'auraient pu leur donner sur sa volonté des circonstances quelconques.

» Ils observeront fidèlement leur parole et leur foi données à celui qui les aurait vaincus ; s'ils sont faits prisonniers en bonne guerre, ils paieront exactement la rançon promise, ou se remettront en prison aux jour et temps convenus, selon leur promesse, à peine d'être déclarés infâmes et parjures.

» De retour à la cour de leurs souverains, ils rendront un fidèle compte de leurs aventures, quand mêmes elles seraient à leur désavantage, au roi et aux officiers d'armes, à peine d'être privés de l'ordre de chevalerie.

» Sur toutes choses ils seront fidèles, courtois, humbles, et ne manqueront jamais à leur parole, quelque mal ou perte qui leur en pût résulter. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Après cette lecture, le poursuivant se prosternait à genoux devant le prince qui prononçait ces mots : « En l'honneur et au nom de Dieu » tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je te » fais chevalier ; or ça qu'il te souvienne d'entre- » tenir toutes règles et bonnes ordonnances de » la chevalerie, qui est une vraie claire fontaine de » courtoisie. Sois fidèle à ton Dieu, à ton roi, à » ta mie ; sois lent à te venger et à punir, mais » prompt à pardonner et à secourir les veuves et » orphelins ; assiste à la messe et fais l'aumô- » ne (1) : aye soin en outre d'honorer les dames, » ne souffre d'en ouïr médire, car d'elles, après » Dieu, vient l'honneur que les hommes reçoi- » vent. »

Le candidat répondait : « Je promets et fais » serment, en présence de mon Dieu et de mon » prince, par l'imposition de mes mains sur les » saintes évangiles, de garder soigneusement » toutes les lois de notre bonne chevalerie. »

Alors le prince tirait son épée, en frappait l'épaule du récipiendaire, lui donnait l'accolade, puis faisait signe au parrain de chausser au nouveau chevalier les éperons d'or, emblêmes

(1) Que chacun jour doit messe oïr,
S'il a de quoi, si doit offrir ;
Car moult est bien l'offrande assise,
Qui à table de Dieu est mise,
Car elle porte grant vertu.

Ordenne de Chevalerie, publiée par Barbazan.

de la dignité qu'on lui conférait, de l'oindre d'huile, et de lui expliquer le sens mystérieux de chaque pièce de son harnais.

Le parrain, en attachant les éperons, lui disait : « Ces éperons signifient que vous devez » être diligent en vos entreprises, et poussé par » l'aiguillon de l'honneur en toutes vos actions. »

Venait ensuite un autre chevalier qui portait un écu, sur lequel étaient peintes les armes de la maison du jeune chevalier ; il le lui pendait au cou en lui disant : « Sire chevalier, je vous » donne cet écu pour défendre votre corps des » coups de vos ennemis, pour les attaquer plus » hardiment, et pour vous donner à entendre » que vous rendrez un plus grand service à vo- » tre prince et à votre patrie, en vous bien dé- » fendant, et conservant votre personne, qui » leur est beaucoup chère et précieuse, que si » vous tuiez beaucoup d'ennemis. C'est aussi sur » ce bouclier que l'on a représenté les armoi- » ries, qui sont les marques et la récompense » de la vertu de vos prédécesseurs ; tâchez de » vous rendre digne de les porter, et d'accroî- » tre le lustre de votre famille par vos belles ac- » tions ; d'ajouter aux blasons que vous avez » reçus de vos pères, quelque chose qui fasse » connaître que votre vertu est semblable à ces » fleuves qui, petits en leur source, grossis- » sent en coulant. »

Un autre chevalier lui mettant sur la tête le

heaume ou le casque, lui disait : « Sire chevalier, comme la tête est la principale partie du » corps humain, aussi le heaume qui la représente est la plus noble pièce des armes du chevalier : d'où vient qu'on le pose sur l'écu d'armes, qui représente le reste du corps ; et » comme la tête est la citadelle où résident les » facultés de l'âme, il faut aussi, lorsque vous » armerez votre tête de ce casque, que vous » n'entrepreniez rien qui ne soit juste, hardi, » glorieux et relevé, et que vous n'employiez » point ce glorieux ornement de votre chef en » des actions basses et peu importantes ; mais » que vous tâchiez par votre valeur de le couronner non-seulement de votre bourlet de chevalerie, mais de quelque glorieuse couronne » qui vous sera donnée pour la récompense de » votre vertu. »

Le parrain continuait alors de donner au nouveau chevalier l'explication symbolique des autres parties de son armure. « Cette épée, lui disait-il, vous a été donnée en forme de croix, » pour vous apprendre que, comme Jésus-Christ » a vaincu le péché et la mort sur l'arbre de la » croix, ainsi vous devez vaincre vos ennemis » par le moyen de cette épée qui vous représente » la croix ; souvenez-vous encore que l'épée est » un des attributs de la justice, et qu'en la recevant vous vous obligez de maintenir toujours » et de faire bonne justice.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Ce haubert qui environne votre corps et le » garantit contre les coups de l'ennemi, signifie » que le cœur d'un chevalier doit être une for- » teresse inaccessible aux vices; car, ainsi qu'une » forteresse est entourée de bonnes murailles et » de fossés profonds pour en défendre l'accès à » l'ennemi, ainsi le corps de cuirasse est fermé » de toutes parts, afin de donner à entendre au » chevalier que son cœur doit être fermé à la » trahison, à l'orgueil et à la déloyauté.

» Cette lance élevée et droite, est le symbole » de la vérité, et le fer dont elle est armée, si- » gnifie le pouvoir et l'avantage que la vérité a » sur le mensonge; le pennon ou banderolle » dont elle est ornée dans le haut, fait voir que » la vérité ne doit point se cacher, et qu'elle doit » se montrer à tout le monde à découvert.

» La masse d'armes signifie la force et le cou- » rage; car, ainsi que la masse est destinée à » servir contre toute sorte d'armes, ainsi la force » de courage défend le chevalier contre tous » vices, et augmente sa vertu pour les repousser » et pour les vaincre.

» Les gantelets qui préservent vos mains, dé- » notent le soin que doivent avoir les chevaliers » de préserver leurs mains de tout contact im- » pur, et de les détourner de larcins, de faux » serments, et de tout ce qui pourrait les souil- » ler. »

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Après cela, on sortait de l'église en cérémonie, le chevalier reçu étant à côté de celui qui lui avait donné l'accolade : alors un ancien chevalier amenait un beau cheval richement caparaçonné; les armes du nouveau chevalier étaient peintes ou brodées sur les quatre coins du caparaçon; le chanfrein était orné d'un cimier semblable à celui qui brillait sur son casque, et en lui présentant, on lui disait : « Voici le noble » cheval qui vous est destiné, pour vous aider à » mettre à fin vos glorieuses entreprises. Dieu » veuille qu'il puisse seconder votre valeur, et » que vous ne le conduisiez qu'aux lieux où » l'honneur et la renommée s'acquièrent. » En lui remettant les rênes dans la main, on ajoutait : « Ce frein, cette bride destinés à modérer » l'ardeur de votre coursier, ces rênes à l'aide » desquelles vous pouvez diriger tous ses mou- » vements à votre gré, signifient que tout noble » cœur doit refréner sa bouche et fuir toute mé- » disance et mensonge; qu'il doit mettre un » frein à toutes ses passions, et ne se laisser ja- » mais conduire que par la raison et la jus- » tice (1). »

Souvent dans cette cérémonie, la princesse elle-même, ou la dame par amour du chevalier, venait lui nouer son écharpe, attacher le panache de son cimier, et lui ceindre son épée, en

(1) Lacurne de Sainte-Palaye. — Gassier. — Le P. Menestrier. — De La Roque, Traité de la Noblesse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

disant : « Beau chevalier, soyez toujours invin-
» cible, que prouesse et loyauté vous croissent,
» et bonté vous soit amie ; que déduit, honneurs
» et bonnes aventures vous fassent compagnie là
» où vous serez ; en joie et liesse puissiez-vous
» passer votre vie (1). » Alors tous les hérauts sonnaient à la fois de la trompette aux fenêtres du palais ; soudain le nouveau chevalier s'élançait sur son coursier, souvent d'un plein saut, sans mettre le pied à l'étrier, malgré le poids de son armure ; il caracolait en brandissant sa lance et en faisant flamboyer son épée ; peu après, il se montrait dans le même équipage, au milieu d'une place publique. Là, il était accueilli et salué par les acclamations du peuple, qui marquait par des transports d'allégresse, la joie qu'il ressentait d'avoir acquis un nouveau défenseur. Sa présence semblait dire à la multitude avide de contempler ses traits : « Vous tous qui languissez dans l'attente d'un vengeur, faibles vassaux accablés sous les lois despotiques d'un souverain ; malheureux pupilles, dont un juge prévaricateur repousse la cause ; hommes intègres, calomniés, diffamés publiquement, douces et faibles créatures qui maudissez votre fatale beauté, depuis qu'un infâme ravisseur vous retient dans une captivité arbitraire, essuyez enfin vos larmes ; levez des regards consolés vers le ciel ; il vous

(1) Marchangy, Gaule poétique. — De La Roque.

adresse un ange tutélaire sous les traits de ce nouveau chevalier, dont le cœur impatient de faire le bien, va d'abord deviner vos malheurs; marchez vers ce héros, montrez-lui où doit frapper sa lance, où doit tonner sa fervente éloquence, où doit couler son sang et se répandre son or! Si des fers retiennent vos pas, répondez par un cri de détresse aux acclamations qu'excite sa présence; agitez à travers vos prisons le voile blanc ou la ceinture; aussitôt il volera près de vous, écoutera vos plaintes, mettra votre supplique au pied du trône, attendra à genoux la décision du monarque; puis, appelé au secours de l'opprimé, renversera les odieux monuments d'une féodalité tyrannique, brisera ces gibets sanglants, ces poteaux orgueilleux, ces péages illicites, et ne dormira plus qu'après avoir vu sourire les malheureux qui l'ont invoqué (1). »

De retour au palais ou au château, les dames le recevaient avec de grands témoignages de joie et d'affection; elles aidaient à détacher les pièces de son armure, et lui mettaient sur les épaules un riche manteau de menu-vair (2). Puis on se rendait à la salle du festin; le nouveau chevalier occupait la place d'honneur, à côté de celui dont il avait reçu l'accolade. Pendant tout le repas, il était l'objet des félicitations et des pré-

(1) Marchangy, Gaule poétique.

(2) Ce manteau était d'écarlate fourré d'hermine, si le nouveau chevalier était fils de roi ou de prince.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

venances des dames et des autres chevaliers. La journée se terminait ordinairement par un tournoi et par un bal, où brillait également le héros de la fête.

Telles étaient en général les cérémonies usitées en pareil cas en temps de paix, dans les cours des rois, des princes ou des grands seigneurs. Mais en temps de guerre, la chevalerie se conférait au milieu des camps, sur le champ de bataille, avant le combat ou après la victoire, ou sur la brèche d'une ville prise d'assaut.

Le prince voulait-il doubler les forces de son armée sans augmenter le nombre de ses soldats? il créait quelques chevaliers. Fallait-il traverser un fleuve en face de l'ennemi, forcer un défilé, ou braver un péril plus imminent encore, devant lequel pâlissaient les plus intrépides vétérans? des guerriers de bon renom recevaient aussitôt l'ordre de la chevalerie. S'agissait-il d'aller planter l'oriflamme sur la tour d'une place hérissée de fer, et défendue par des rochers inaccessibles et des ravins profonds? de nouveaux chevaliers étaient proclamés; et encore toutes les fois qu'on avait besoin de gens intrépides devant une mort visible, toutes les fois enfin que des circonstances inouïes rendaient insuffisants les moyens ordinaires, et demandaient un courage plus qu'humain (1).

(1) Froissard, liv. 3. — Annales de Louis XII.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Cette politique sublime, inépuisable ressource de la patrie, d'une parole enfantait des phalanges de héros. Eh ! quel était donc le pouvoir de l'honneur sur le cœur du chevalier, quand ce titre le rendant tout à coup supérieur à lui-même, en faisait un être surnaturel ? On croirait à peine les prodiges nombreux résultant de ces promotions magiques. Le guerrier avait à peine reçu l'accolade (et dans ces occasions elle n'était accompagnée d'autre cérémonie que de ces paroles prononcées par le prince ou le général, au moment où il donnait trois coups du plat de son épée nue sur le col du poursuivant : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et de monseigneur Saint-Georges, je te fais chevalier*), à peine, disons-nous, cette courte cérémonie était-elle terminée, qu'il allait *gagner ses éperons* dans le plus épais de la mêlée ; le titre octroyé ne fut souvent qu'un brevet de mort, l'illustration d'une blessure ; mais quel qu'eût été son sort, il croyait toujours avoir trop peu fait pour se rendre digne d'un tel honneur : aussi le sacrifice de sa vie paraissait à peine l'acquitter envers son pays et son roi (1).

Les chevaliers ainsi reçus se nommaient chevaliers de bataille, de siége, ou de mines, selon les circonstances qui leur avaient valu cet honneur.

(1) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une réception bien remarquable de ce genre mérite d'être citée à cause de sa singularité : en 1429, Suffolck, général anglais, après avoir été forcé par Jeanne d'Arc de lever le siége d'Orléans, s'était enfermé dans la ville de Jargeau avec une garnison nombreuse et aguerrie. Bientôt assiégé à son tour par la même héroïne, il refuse de se rendre; mais les Français, dont la valeur et l'impétuosité sont doublées par l'enthousiasme de la guerrière qui les conduit à la victoire, renversent tous les obstacles, et escaladent les remparts de Jargeau. En vain les Anglais opposent la plus vigoureuse résistance, ils ne peuvent arrêter l'ardeur et le courage de leurs adversaires; ils abandonnent les remparts; chaque rue, chaque place devient un champ de bataille, où ils ne trouvent que la mort où la captivité. Suffolck, entraîné lui-même, voyant que tout espoir de sauver la ville est désormais perdu, se retire en combattant avec quelques braves, dans l'intention de gagner un fort, bâti sur le pont qui joint la ville à la rive droite de la Loire. Mais Guillaume Regnault, écuyer, gentilhomme du pays d'Auvergne, a remarqué ce mouvement; il se précipite sur les pas de Suffolck, à la tête de quelques Français, pour lui couper la retraite. Suffolck et les siens veulent arrêter l'effort de leurs ennemis; rien ne résiste à l'épée de Regnault; un des frères du général anglais est tué, et lui-même, s'il ne se rend, va subir le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Suffolck et Regnault a la prise de Jargeau.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

même sort. Tout à coup Suffolck crie à Regnault : « Es-tu gentilhomme ; » — « Oui, » répond le guerrier. « Es-tu chevalier ? » — Je ne suis encore qu'écuyer, » réplique Regnault. « Eh bien ! » approche, et je vais t'élever à une dignité que » tu mérites à juste titre ; car aujourd'hui tu as » vaillamment gagné tes éperons. » Regnault s'avançant avec modestie, quoique avec une noble assurance, met un genou en terre ; Suffolck le frappe sur le cou du plat de son épée, reçoit de lui le serment prescrit par les statuts, prononce la formule usitée, et lui tendant alors par le pommeau cette épée avec laquelle il vient d'accomplir la cérémonie de sa réception : « Relevez-» vous, dit-il ; maintenant que vous êtes cheva-» lier, recevez-moi à rançon, je suis votre pri-» sonnier. » C'est ainsi que le général anglais évita la honte de se rendre à un simple écuyer.

Nous avons dit que dans l'origine on n'admettait au rang des chevaliers que des nobles ; mais il est arrivé plus d'une fois que, dans des circonstances graves, ou pour des services extraordinaires, on élevait à cette dignité de simples roturiers. Alors le roi lui seul avait le droit de créer des chevaliers, qui devenaient nobles et qui jouissaient dès leur création, des honneurs et priviléges attachés à la chevalerie. Ainsi, lorsque la chevalerie de Philippe-le-Bel eut été presque complétement exterminée par les Flamands, on fit une espèce de levée en masse ; tout homme qui

avait deux fils fut obligé d'en armer un chevalier, et celui qui en avait trois, d'en armer deux. Frédéric Barberousse faisait des chevaliers sur le champ de bataille avec des paysans, avec les soldats de son armée qui avaient montré du courage. Les auteurs qui rapportent ce fait le déplorent comme attestant la décadance de la chevalerie (1). Ceux qui avaient été ainsi reçus se nommaient chevaliers d'Accolis, ou de Grâce.

Un grand nombre de chevaliers troubadours étaient aussi sortis de la classe du peuple, et avaient mérité d'être élevés à cet honneur par leurs talents et leurs exploits.

Mais un titre auquel la haute noblesse seule pouvait aspirer, et qui se trouvait interdit non-seulement aux roturiers, mais même aux simples gentilshommes, c'était celui de chevalier banneret. On appelait ainsi celui qui avait un nombre de gentilshommes et de vassaux suffisants pour lever bannière et faire une compagnie de gens d'armes entretenus à sa table et soldés à ses dépens. Ces bannerets faisaient porter en bataille, devant eux, un étendard carré, armoyé de leurs armes et devise, appelé bannière, semblable aux bannières des églises, et aux anciens étendards et enseignes des Romains.

Il y avait aussi des écuyers bannerets qui avaient quelquefois des chevaliers sous leurs

(1) M. Ampère, Revue des Deux Mondes, février 1838.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bannières, et même qui commandaient aux bannerets chevaliers, quand ils en avaient reçu la commission du roi; mais malgré cela, ils ne pouvaient pas plus que de simples écuyers, prendre aucune qualité, ou privilége réservés aux seuls chevaliers. Leurs éperons étaient blancs, au lieu d'être dorés, et ils ne pouvaient même se faire qualifier de Messire, de Monseigneur, ou de Monsieur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf